

PRÉFACE

A William Warham

William Warham (1450 ?-1532), évêque de Londres puis archevêque de Canterbury en 1503, fut chancelier d'Angleterre de 1504 à 1515 et chancelier de l'Université d'Oxford de 1506 à sa mort. – Érasme n'a cessé de parler de lui avec reconnaissance. La présente lettre sert de préface à l'Hécube dans le volume Euripidis Hecuba et Iphigenia Latinae factae Erasmo Roterodamo interprete, sorti des presses de Josse Bade le 13 septembre 1505 et plusieurs fois réimprimé.

Londres, 24 janvier (1506)



**AU RÉVÉREND PÈRE DANS LE CHRIST GUILLAUME
ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY, PRIMATE D'ANGLETERRE
ÉRASME DE ROTTERDAM, CHANOINE DE L'ORDRE DE
SAINT-AUGUSTIN, SALUT**

Lorsque je pris la décision, illustre prélat, de traduire les auteurs grecs pour rétablir, pour secourir dans la mesure de mes forces la chose théologique, si indignement altérée, Dieu immortel! par les sornettes des sophistes, ne voulant pas avoir l'air, selon l'adage des Grecs, de commencer *par une jarre mon apprentissage de céramiste*, et de me lancer dans un tel office avec, comme on dit, des pieds sales, j'ai cru bon de me mettre d'abord à l'épreuve et sur un sujet très difficile, mais profane toutefois, pour être sûr que je n'avais pas perdu la peine consacrée par moi à étudier les deux langues; la difficulté de l'ouvrage m'amènerait

de la sorte à réfléchir utilement et, en même temps, si je commettais des erreurs, elles ne mettraient en cause que ma seule capacité, sans faire aucun tort aux Écritures saintes. C'est ainsi que j'entrepris de mettre en latin deux tragédies d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie en Aulide*, espérant que Dieu aiderait de sa faveur des débuts si audacieux. Constatant ensuite qu'un échantillon de l'oeuvre commencée ne déplaisait pas à des hommes versés dans les langues (l'Angleterre en a plusieurs, qu'il soit permis de le dire sans provoquer l'envie, qui, dans toutes les formes de l'érudition, méritent l'admiration même de l'Italie entière) je la menai à bonne fin, avec l'aide des Muses, en quelques mois. Quel travail ce fut, le sauront seulement ceux qui seront descendus dans la même palestre.

Faire d'une bonne chose grecque une bonne chose latine est en effet une oeuvre telle qu'elle exige un ouvrier exceptionnel, qui ait largement enrichi sa connaissance des deux langues en accumulant un abondant matériel; il doit aussi avoir un oeil des plus perçants et toujours en éveil : c'est ainsi que depuis plusieurs siècles il ne s'est plus trouvé personne qui dans ce domaine ait reçu les suffrages de tous les lettrés. On devine aisément quel labeur ce fut de rendre des vers par des vers, d'autant plus qu'il s'agissait de vers variés, extraordinaires, d'un auteur antique, d'un poète tragique prodigieusement concis, subtil, tendu, chez qui il n'y a rien d'inutile, rien qu'on puisse enlever, soit changer sans dommage; qui, de plus, traite les morceaux oratoires avec tant d'abondance et d'acuité qu'il a par moment l'air de déclamer. Ajoute à cela des chœurs qu'une sorte de recherche a rendus si obscurs qu'ils auraient besoin d'un Œdipe ou d'un Apollon plutôt que d'un traducteur. Vient ensuite l'altération des manuscrits, leur petit nombre, l'absence de traducteurs auxquels recourir. C'est pourquoi je m'étonne moins qu'en ce siècle si heureux aucun Italien ne se soit risqué à entreprendre le travail de traduire une tragédie ou une comédie, alors que plusieurs ont porté la main sur Homère, parmi lesquels Politien lui-même, qui ne fut pas satisfait de son oeuvre; que quelques-uns s'en soient pris à Hésiode, sans plus de bonheur; qu'un autre ait attaqué Théocrite, beaucoup plus fâcheusement encore. François Philelphe enfin, ce que je ne sus qu'après avoir commencé ma traduction, a traduit sous forme d'un discours funèbre la première scène d'*Hécube*, mais de telle façon que ce grand homme ne stimula pas médiocrement mon courage, moi qui en d'autres circonstances fais plus de manières.

Sans me laisser effrayer, ni par tant d'exemples ni par les multiples difficultés de l'entreprise, attiré en revanche, et bien plus fortement, par le suave langage du poète, plus doux que le miel, que ses ennemis mêmes ne peuvent lui refuser, je n'ai pas craint d'entreprendre une chose qui jusqu'ici n'avait pas été tentée, dans l'espoir que, même si j'y réussissais peu, les lecteurs loyaux considéreraient mon effort comme digne de quelque éloge; que les moins généreux accorderaient du moins, pour un travail si ardu, quelque indulgence au traducteur novice; d'autant plus que j'ajoutai délibérément aux autres difficultés le fardeau de mon scrupule à traduire fidèlement, m'efforçant, dans la mesure du possible, de garder aux poèmes grecs leur figure et pour ainsi dire leur style; je visais à transcrire vers pour vers, presque mot pour mot, tout en m'attachant à rendre la force et le poids de la phrase, avec la plus grande fidélité, sensible à des oreilles latines; soit que je n'approuve pas entièrement, quand il s'agit de traduire les auteurs, cette liberté que Cicéron accorde aux autres et qu'il s'est permise à lui-même, avec excès, dirais-je volontiers; soit que, traducteur novice, j'aie préféré pécher par excès de scrupule que par excès de licence – c'est-à-dire paraître plutôt m'enliser dans les sables de la rive que de faire naufrage au milieu des flots –; faute pour faute, j'ai préféré que les lettrés déplorent dans mon oeuvre un manque d'éclat et d'ornements plutôt qu'un manque d'exactitude. Enfin, j'ai refusé de me déclarer paraphrasseur, de me préparer ces refuges où beaucoup d'autres cachent leur ignorance et, à la manière des seiches, pour ne pas être pris, s'abritent dans leurs propres ténèbres. Si l'on ne perçoit ici nulle part la grandiloquence de la tragédie latine, l'emphase, les mots de six pieds, comme dit Horace, ce n'est pas à moi qu'il faut l'imputer : en accomplissant mon office de traducteur, j'ai préféré rendre la santé sobre et l'élégance de mon auteur plutôt qu'une enflure qui lui est étrangère et qui, même ailleurs, ne me plaît guère.

Je me sens donc appelé, Père excellentissime, à la ferme espérance de voir mon oeuvre, parfaitement protégée contre les accusations des gens injustes, être agréée de ceux qui sont loyaux et équitables, à partir du moment où tu lui auras donné l'approbation de ton suffrage. Parmi tant de princes des plus distingués, je n'ai aucune peine à choisir celui auquel je dédierais le fruit de mes veilles; j'en voyais un qui, en plus des dons les plus éclatants de

A WILLIAM WARHAM

la fortune, était pourvu, orné, comblé de culture, d'éloquence, de sagesse, de piété, de modestie, d'honnêteté, enfin d'une singulière générosité envers ceux qui cultivent les bonnes lettres, à tel point que ce nom de primat ne convient à personne mieux qu'à toi, qui non seulement revêts la dignité de l'office, mais qui, par un ensemble de vertus de toute espèce, occupes la première place, ornemental essentiel de la cour du roi, et sommet unique de la grandeur ecclésiastique. S'il m'échoit que mon effort soit loué par un homme si loué, je ne regretterai pas la peine que j'ai prise jusqu'à présent, et je trouverai léger le fardeau de travailler ensuite, de toutes mes forces, à la chose théologique.

Adieu et inscris Érasme au nombre de ceux qui, de tout leur coeur, sont les plus attachés à Ta Paternité.

Londres, le 9 des calendes de février.

Source : Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme, *La correspondance d'Érasme*, traduite et annotée d'après l'*opus epistolarum* de P. S. Allen, H. M. Allen et H. W. Garrod, par Marie Delcourt, vol. I, 1484-1514, Bruxelles, Presses académiques européennes, 1967, p. 394-397.